

Yves Beauchemin, Simon Girard, Arlette Cousture

André Brochu

Numéro 147, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67350ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2012). Compte rendu de [Yves Beauchemin, Simon Girard, Arlette Cousture]. *Lettres québécoises*, (147), 18–19.



YVES BEAUCHEMIN

La serveuse du Café Chérier

Montréal, Michel Brûlé, 2011, 448 p., 26,95 \$.

Amours et aventures

On connaît les remarquables talents de romancier d'Yves Beauchemin. Ses personnages ont quelque chose de ludique, donc de léger, mais ils suscitent une émotion qui n'est jamais étrangère à l'humain.



Curieusement, tout commence par la plus grande transparence. Les êtres que nous décrit le romancier sont presque sans épaisseur, tant ils se révèlent d'un seul coup et nouent entre eux de limpides relations. C'est ainsi que Mélanie, une jeune fille d'une grande beauté qui suscite le désir des hommes jeunes et moins jeunes, en particulier au Café Chérier où elle sera serveuse pendant quelque temps, finit par s'éprendre d'un homme presque trois fois plus vieux qu'elle. Pierrot Bernard se dit écrivain et ses manières charmantes ont raison des réticences que la différence d'âge pourrait créer.

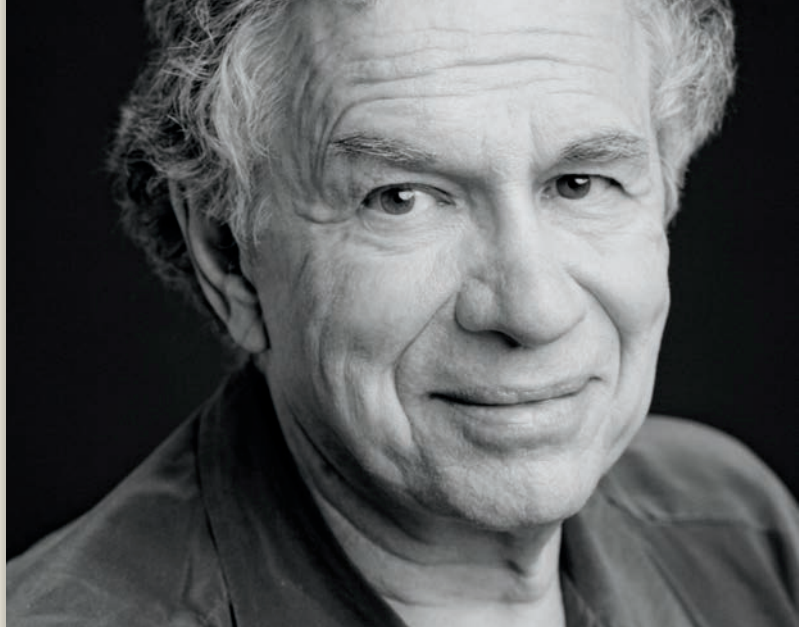
Imposture et vengeance

À la longue, toutefois, Pierrot Bernard se révélera pour ce qu'il est : une sorte d'imposteur qui veut utiliser Mélanie à des fins malhonnêtes en la prostituant à une crapule enamourée, Justin Périgord. Il est fascinant de constater comment on glisse d'une identité bienveillante à son contraire, uniquement par le récit des actions et des gestes, sans que jamais l'auteur nous fasse pénétrer dans une *intérieurité* psychologique comme le fait le roman petit-bourgeois. En cela nous sommes bien dans le roman populaire, au meilleur sens du terme.

Tout en précisant l'identité de ses personnages, Beauchemin invente une de ces étonnantes aventures dont il a le secret et qui donnera une grande consistance à toute la dernière moitié de son roman. En effet, pour se venger d'avoir été dédaigné par la jeune femme, Justin Périgord imagine de l'entraîner, avec l'aide d'une comparse, dans une trouble affaire. Mélanie acceptera, contre une rémunération faramineuse, d'être mère porteuse au bénéfice de la femme qui a obtenu son amitié et prétend ne pouvoir avoir d'enfant. Mélanie se laisse donc convaincre, ce qui complique naturellement ses rapports avec son compagnon du moment, et celui-ci tue Justin Périgord — heureusement, le meurtre est assumé par un ami. Je résume tout cela de façon outrancière, mais on devine la part de romanesque qui vient donner aux personnages et à leur histoire une épaisseur qu'ils n'avaient pas au départ.

Réalisme baroque

Vu sa très grande lisibilité, on pourrait juger ce romanesque artificiel ou exagéré, mais à tort. Le réalisme, chez Beauchemin, est toujours loin de la convention et de la platitude. L'écriture est d'ailleurs parsemée d'images baroques qui transforment le quotidien en une fête délicieusement abracadabrante, comme dans ce passage qui montre le père de Mélanie, à côté de sa femme impétueuse, « aussi parfaitement écrasé qu'une cannette d'aluminium sous un pneu d'automobile » (p. 25). Le père, une cannette ! Il faut un sens de l'expression à la fois pittoresque et pertinente pour concevoir semblable métaphore.



YVES BEAUCHEMIN

Une imagination vigoureuse, doublée d'un sens de l'humain exempt de la molle psychologie, voilà qui fait le mérite, considérable, de *La serveuse du Café Chérier*.



SIMON GIRARD

Les écureuils sont des sans-abri

Montréal, Coups de tête, 2011, 240 p., 17,95 \$.

... et les sans-abri sont des écureuils

Les écureuils sont des bêtes familières, sympathiques et pourtant énigmatiques, tout en secousses. Tel est aussi le narrateur de ce roman, un sans-abri à sa façon.

Le roman actuel, réchappé du formalisme, n'est pas réconcilié pour autant avec le goût de l'intrigue qui fondait le roman traditionnel. Le romanesque a retrouvé ses droits, mais il n'enveloppe plus une histoire « bien ficelée », comme autrefois. Le roman se voue à la représentation du réel, mais il ne se prend plus guère au sérieux et se moque bien de la division entre les genres.

Plusieurs genres en un

Ainsi, le dernier livre de Simon Girard (auteur de *Dawson Kid*, qui évoquait la tragédie du collège Dawson) est-il avant tout le récit de soi et d'une vie sans événements marquants. Il tient à la fois du journal « intime », encore qu'on n'y trouve guère étalage d'émotions ; de la nouvelle, puisque chaque chapitre important développe un sujet particulier ; et du roman vu que tout cela, en fin de compte, compose une espèce de totalité, souple sans doute mais formellement achevée.

La métaphore écureuil = sans-abri confère une touche de poésie à l'existence qui est racontée et empêche l'installation du pathos en ramenant la proposition narrative à une espèce de fable. Certes, le narrateur, qui porte le même nom que l'auteur et qui l'est sans doute, vit une vie matériellement difficile, car il a choisi d'écrire à temps plein et espère vivre un jour de son écriture. Il parle des romans déjà terminés et de ceux qui sont en cours. Ils sont conformes à la bibliographie de



SIMON GIRARD



Simon Girard. Il parle de sa vie amoureuse, en des termes tout modernes puisque très crus, dénués de pudeur ou de décence, si l'on se réfère à la morale d'antan. Il y est question aussi des relations fils-père, la sienne ou celle des autres, le père étant souvent l'homme à abattre ou, en tout cas, celui à qui on lance familièrement : « Va donc chier, toi, pis mange ta marde ! » (p. 50) Bref, on séjourne longuement dans des segments d'existence très quotidiens, qui ont rapport avec des voyages sans grand intérêt ou des relations amicales ou érotiques — *sentimentales* serait un terme exagéré.

La vérité de l'écriture

Or, tout cela est d'une vérité prenante, et on se délecte d'une littérature qui s'établit ainsi dans un registre nouveau, à force d'observation brute de soi et du monde. Le discours ne vise pas au beau style, il est articulé même s'il se permet les facilités de la langue populaire, et il est généralement traversé par une énergie narrative d'autant plus surprenante qu'elle se déploie en dessous d'une *histoire* au sens strict. Les faits racontés ne sont pas l'essentiel, ils permettent simplement l'exercice de l'écriture. On ignore les motivations du narrateur dans son acharnement à écrire, mais il est indubitable que cet exercice, pour lui, est primordial et qu'il est le soutien de toute l'entreprise d'exister.

Sans doute est-il trop tôt pour évaluer la viabilité d'un projet littéraire ainsi conçu, mais il exerce une fascination certaine.



ARLETTE COUSTURE

Petals' Pub

Montréal, Libre Expression, 2012, 416 p., 24,95 \$.

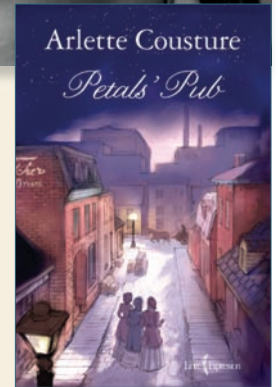
Jeunes gens embrasés

Auteure du très réputé *Les filles de Caleb*, Arlette Cousture situe son tout nouveau roman dans le Montréal des années 1884-1885.

Une fois de plus, l'amour compte pour beaucoup dans l'histoire qui nous est racontée. Au centre du récit, trois jeunes filles et leurs prétendants. Elles portent des noms de fleurs, Angélique, Violette et Margaret, ce qui fait d'elles les « pétales » symboliques du pub que, à la fin, elles vont ouvrir. Si ce pub porte un nom anglais, c'est que le



ARLETTE COUSTURE



Montréal de cette époque est fort mâtiné de la langue des maîtres. Les rues Saint-Jacques et Saint-Laurent s'appellent St. James Street et St. Lawrence Street.

Amour et classes sociales

Les trois jeunes filles, qu'unit un lien familial (Angélique et Violette sont cousines) ou simplement amical, sont très pauvres et habitent des galetas que la glace hivernale et les rats rendent peu accueillants. Chacune, toutefois, possède une ressource personnelle : Angélique, qui a quitté le couvent pour s'éprendre d'un étudiant en médecine, est une boulangère experte, Violette pratique la couture avec brio et Margaret l'Irlandaise adjoint, à son goût des affaires, un talent de violoniste. Quant aux prétendants, ils sont aussi fort pauvres sauf Eugène, le jeune médecin, rejeton d'une riche famille. On voit ainsi se côtoyer les classes sociales et triompher, chez le père d'Eugène, la bienveillance de l'homme fortuné exempt des préjugés qu'incarnent sa femme et sa fille.

De même que richesse et pauvreté, catholicisme et libre sexualité ont des liens problématiques dans ce Montréal quelque peu fantaisiste où une religieuse, par exemple, est aussi tireuse de cartes !

Les aspects les plus sombres de la classe ouvrière sont incarnés par le père de Gérald (le bon ami de Violette), brute sinistre qui vient près de tuer sa femme et l'un de ses fils. Gérald finit par l'assassiner, impunément et sans remords, comme dans le pire des romans noirs.

Une écriture maniérée

Les personnages, surtout les jeunes, sont généralement attachants et l'intrigue, même si elle ne va guère au-delà de la réalisation des désirs amoureux, est passablement articulée. Mais là où le roman déçoit, c'est dans son écriture qu'il faut bien qualifier de maniérée. Le maniérisme, dans la peinture du xvi^e siècle, consiste à outrer les formes et à surimprimer au réel une vision hyperémotive. Arlette Cousture fait de même. Un exemple, entre mille : « Edmond de la Durantaye prit une gorgée de vin et eut le sentiment que le sourire de sa femme avait commencé à dégouliner. » (p. 348) Rien, avant ni après cette phrase, ne permet d'apprivoiser cette notation qui est un pur effet de style, et de mauvais style. Voyons encore Angélique, la jolie boulangère, en présence de son amoureux : « Chaque fois qu'elle le voyait, elle ramollissait comme une pâte à pain en attente d'être pétrie. » (p. 289) On n'est pas très loin d'un plat jeu de mots qui abolit la différence de statut entre un être humain et de la pâte, entre « m'amie » et « ma mie »

L'écriture de *Petals' Pub*, hélas !, n'est que la caricature du beau style auquel aspire l'auteure.